



"And how often do these system-crashes occur?"

« L'automate fonctionne de travers »¹

À propos de l'acte manqué

par Éric Zuliani *

J'ai lu pour ce soir la partie de *La psychopathologie de la vie quotidienne* qui porte sur les actes manqués. Je vous rappelle que nous avons mis en exergue de ces leçons d'introduction à la psychanalyse la phrase de Lacan :

« Pour la psychopathologie de la vie quotidienne, il est clair que tout acte manqué est un discours réussi. »

Avec les leçons précédentes, nous avons commencé à voir en effet que le ratage chez l'être humain, si nous le référons à la norme, reste effectivement un ratage par rapport à cette norme d'harmonie ou de bon fonctionnement. Mais avec l'hypothèse de l'inconscient – et Freud dans cette partie que nous avons à lire pour ce soir le dit fortement –, le ratage apparent est une parfaite réussite. Dans cette partie, nous trouvons la description de bris d'objets, par exemple, comme étant de parfaites et habiles réussites.

Trois ponctuations

Du rire qui se fige

Je vous livre tout de suite un premier point que m'a révélé cette lecture : cette partie sur les actes manqués est une composition qui nous fait passer de l'acte manqué comme discours réussi, avec l'effet de rire qu'il peut provoquer, à quelque chose de beaucoup moins amusant. Freud passe en effet de l'acte manqué qui consiste à sortir ses clés devant la porte d'une maison qui n'est pas la vôtre à pas moins que la question du suicide, du « s'en prendre à soi-même ». Dit en d'autres termes, Freud examine dans une même partie, c'est à dire dans un même *continuum*, un vaste champ que l'on pourrait nommer champ de l'accidentel ; à l'intérieur de ce champ, il y examine les suicides qui prennent la forme d'accidents. Donc la lecture de cette partie a été, pour moi, un choc. Pas un choc soudain, mais un choc dû au fait que Freud en une quarantaine de pages fait passer son lecteur, comme sur une bande de Moebius, des actes manqués qui sont des discours réussis – des fait de discours –, à des actes qui peuvent trouver une certaine réussite, mais en silence. Sur cette continuité, Freud ne dit pas autre chose² quand il congédie les subdivisions qu'il a introduit dans ces phénomènes en considérant qu'il y a une unité interne à ce domaine. Nous avons donc une continuité qui va du discours réussi au silence, du dévoilement de vérité aux jouissances les plus opaques (on saisi là la proposition de Lacan : vérité sœur de jouissance), du symbolique au réel, d'actes qui en appellent à l'Autre de l'interprétation à des actes qui tournent le dos à l'Autre, qui consomment son inexistence.

¹ Freud, S., *La psychopathologie de la vie quotidienne*, Paris : Gallimard, 1997, p. 295.

* Notes sur l'intervention d'Éric Zuliani aux Leçons d'Introduction à la Psychanalyse, le 25 janvier 2012.

² *Ibid.*, p. 272.

Parasitisme

Le second point est que la définition initiale que donne Freud dans la première page en disant que les fonctions et la motricité sont parasitées par une intention et un sens émanant de l'inconscient, que cette définition donc, doublée de cette extension du domaine de l'accident intentionnel, fait apercevoir une conception de l'être humain : un être humain parasité, malade de pensées inconscientes, de chaînes de signifiants. Je me suis imaginé alors une image, une fois n'est pas coutume. Ce n'est pas le langage qui est le parasite de l'être humain, mais bien plutôt l'inverse. Il faut imaginer – le moi n'est pas maître en sa demeure –, les être humains parasites des pensées inconscientes : du langage. D'où le sens du mot *parlêtre*.

L'homme et l'objet

Le troisième point que j'ai découvert dans cette partie est qu'on y aperçoit le rapport que les êtres humains ont avec les objets. Il y a dans cette partie mille objets avec lesquels le sujet entretient essentiellement un rapport de sacrifice, de destruction, de laisser tomber. Du coup, on aperçoit que ce rapport aux objets est essentiel et qu'il s'inscrit non seulement dans le registre de l'avoir, mais aussi – c'est l'hypothèse de l'inconscient qui permet de révéler cela –, qu'il s'inscrit dans le registre de l'être. Enfin, le sujet peut établir, si son hôte (l'inconscient) le réclame, un rapport à lui-même comme objet ou à l'autre comme objet, ce qui pour Freud est pareil : volonté de se détruire, ou de détruire l'autre.

Que contient dans le détail cette partie ?

D'abord que l'acte manqué est le représentant tout à fait réussi d'une pensée, plus précisément d'une expression toute faite. Si vous sortez vos clés devant la porte d'une maison qui n'est pas la vôtre, c'est le symbole d'une grande affection pour l'hôte, et un dire : « Être comme chez soi. » Deuxièmement, l'acte manqué peut surgir pour dire ce que vous êtes. Si vous grimpez un étage plus haut que votre destination c'est que vous êtes un ambitieux et que vous mettez votre défaut – aller trop loin –, au service de cette ambition. Dans ce premier temps et après avoir égrainé une série d'exemples, Freud en conclut la chose suivante : « (...) La maladresse présente l'apparence du hasard. Il est exact qu'ils mettent en façade quelque chose de violent, de propulsant (...) mais ils s'avèrent dominés par une intention et atteignent leur but avec une sûreté dont on ne peut glorifier les gestes relevant de la volonté consciente. »³

Puis Freud examine le rapport destructeur que le sujet peut avoir avec les objets, rapport qu'il qualifie de « sacrifice »⁴. Il donne un exemple concernant une période où sa fille est malade. Freud est très inquiet sur l'issue de cette maladie. Mais un matin il apprend une nette amélioration. Comme dans un geste sacrificiel (nous avons là un rapport aux conduites superstitieuses), Freud, d'une pantoufle envoyée avec le pied, fait tomber et brise une statuette de Vénus. Pourquoi la Vénus ? C'est un hommage galant à la convalescente, précise Freud. Et de conclure : « Cette fois encore, il demeura incompréhensible pour moi que j'aie pris ma décision si rapidement, que j'aie visé avec autant de justesse et que je n'aie

³ *Ibid.*, p. 280.

⁴ *Ibid.*, p. 282.

touché aucun des objets se trouvant à une si grande proximité. »⁵ Dans l'examen que Freud mène à travers d'autres exemples, même s'il ne le dit pas explicitement, il introduit de fait le registre du don, qui ne manque jamais dans le rapport des sujets aux objets. Sacrifier, c'est donner. Les objets humains ont toujours un rapport à cette question du don : Françoise Pilet-Frank l'avait abordé avec l'exemple de « La finesse d'un acte manqué ». Ainsi dans les pages suivantes Freud fait-il une typologie du don : l'acte manqué peut être un don pour remercier, un don pour conjurer ou encore un don pour se débarrasser. Freud fait ainsi un lien entre les hommes et les objets : un lien de rupture, de faire tomber, de casser. Il note que l'on retrouve ce lien dans les traditions et superstitions.

À partir de la page 291, il examine les cas où le sujet se prend lui-même comme objet et se laisse tomber, se casse, se brise à l'occasion d'un faux-pas. Il note d'ailleurs dans cette même page « le double sens que ces expressions possèdent dans le langage ». Soi-même comme objet ou dans le rapport d'un sujet avec un objet, quelque chose de l'être s'exprime à travers ces actes manqués.

Freud envisage ensuite plus spécifiquement les actes manqués dans la vie sexuelle. Il considère les maladroites sociales, par exemple, entre homme et femme. Vous êtes sur un trottoir et vient en face de vous une femme : une petite danse s'effectue soudain pour s'éviter et pourtant cette danse ne peut décider de l'issue à la situation : qui passera à gauche, qui passera à droite ? Freud nomme cela « le barrage de chemin ». Freud évoque aussi les gestes parfaitement inappropriés socialement mais parfaitement *ad hoc* d'un point de vue de la vie amoureuse. Quelqu'un entre dans la pièce où vous êtes vous-même invité. Une femme que vous avez remarquée se précipite sur un siège pour le donner à cette personne fraîchement arrivée. Bienfaisant comme vous êtes, vous avez eu la même idée, et voilà que vous vous retrouvez calé dans le dos de cette femme, portant la même chaise : position inconvenante ! Pour conclure cette partie sur les actes manqués dans la vie amoureuse, Freud signale que toutes ces situations se retrouvent parfaitement décrites dans le moindre roman, situations ayant une intention symbolisante.

À partir de la page 294, Freud pose légitimement une question : quels sont les effets, les conséquences des actes manqués ? C'est un point tournant du texte, car à partir de là, Freud examine le registre de l'accident qui peut être lourd de conséquences, disons qu'il examine le problème de la livre de chair sacrifiée quand on ne veut pas savoir, quand on se dérobe à la vérité. À partir de ce moment du texte, le ton est un peu plus dramatique. Alors, il est vrai que l'acte manqué reste un discours réussi, mais pourtant c'est la vie du sujet lui-même qui est maintenant en jeu. Il note d'ailleurs un changement de registre qui doit retenir notre attention et qui m'a fait dire que nous passions dans ce texte, à un moment donné, dans le registre du silence ; *silence*, terme de Freud pour qualifier la pulsion de mort. À la page 297, après avoir examiné un cas – le sien – où il se trompe entre une solution de morphine à injecter et un collyre pour les yeux, fort heureusement sans conséquences graves, Freud maintient sa question : des intentions inconscientes peuvent-elles produire de graves dommages ? Là, dit-il, les cas me font défaut, sauf quand on examine des cas de névrose où, précise-t-il, « une tendance à l'auto-punition vient à la place des auto-reproches. » Vous voyez qu'avec cette substitution,

⁵ *Ibid.*, p. 283.

on n'est plus dans la glissade qui fait rire tout le monde mais dans la punition de soi-même : un autre inconscient se dessine, où le signifiant n'est plus tout à fait dévoilement de la vérité, mais porte une valeur de mort.

À la page 298, Freud cite un cas qui ne fait pas rire du tout. Il s'agit d'un mari jaloux et d'une femme bien patiente avec cette jalousie. De nature gaie et innocente, la femme ne voit pas malice, lors d'une petite fête entre amis, à faire une démonstration de *french cancan*. Quand elle s'assoit à nouveau auprès de son mari, celui-ci l'assomme d'un « Tu t'es conduite comme une catin. » Le mot porte : nuit agitée pour cette femme. Le lendemain, elle veut faire une promenade. Ayant choisi elle-même les chevaux, elle refuse que sa jeune sœur se joigne à elle, et avertit le cocher de sa crainte que les chevaux ne s'emballent. Lors de l'incartade de l'un d'eux, tente de sortir de la voiture, tombe et se casse le pied. Elle reste alitée pendant des semaines, sans souffrance et dans une certaine quiétude, dans l'impossibilité pour longtemps de danser le *french cancan*. Freud considère qu'il s'agit d'une mise en acte de l'expression « faux-pas ». Dans la même veine, Freud examine l'accident de cheval d'un homme déprimé par la mort de sa mère où il précise que la fonction du pressentiment est équivalente à une résolution prise. Il examine aussi le cas d'une dame tombée la face la première sur un tas de pierre et gravement défigurée. Elle avait vu de l'autre côté de la rue un tableau qui irait très bien dans la chambre de son enfant. Il se trouve que le mot « enfant » n'était pas anodin pour cette femme qui avait avorté quelques années auparavant. Elle était donc à présent une criminelle qui était punie pour sa faute.

Le sujet freudien et la réalité

On voit au passage, par l'accumulation des exemples, que se dessine non pas un sujet se guidant dans le monde à partir de la réalité commune – les trottoirs, les routes à traverser, les tas de pierres – mais un sujet guidé par une autre réalité, celle des chaînes signifiantes. Vous avez là le sujet tel que Freud l'a conçu, et ce dès ses premiers textes. Ce n'est absolument pas un sujet guidé par les sens, qui lui permettraient de se retrouver dans le monde, d'apprendre à lire ou à écrire, si on prend l'exemple des enfants. Ses sens, ses fonctions, son corps, sa motricité, ses déplacements, tout cela est soumis à ce que Lacan appelle dans le *Séminaire III* « une phrase symbolique. »⁶ On pourrait le dire autrement encore : il n'y a pas de continuité entre le sujet et la réalité extérieure. Le sujet n'est pas – n'en déplaît à la psychologie – un organisme réagissant, se transformant, disant oui ou non aux stimuli venant de l'extérieur. La réalité à laquelle il a affaire c'est la phrase symbolique, ce que Freud a découvert sous le nom d'inconscient.

Je finirai cet exposé en parlant d'un des derniers exemples que donne Freud dans cette partie, qui comporte là aussi une certaine tension dramatique. Freud reçoit en analyse un homme qui est embrouillé dans la vie amoureuse avec sa femme. Sans cesse il évoque le divorce sans jamais s'y résoudre : il reste avec sa femme au nom de ses enfants qu'il aime tendrement. La direction de la cure indiquée par Freud est la suivante : rendre clairs les éléments du conflit afin que le sujet puisse accomplir une résolution qu'il a prise. L'homme parle à Freud d'un petit fait qui pourtant l'a effrayé au plus haut point. S'amusant avec son enfant à l'envoyer en

⁶ Lacan, J., *Le Séminaire, Livre III, Les psychoses*, Paris : Seuil, 1981, p. 127.

l'air, le bambin manque de heurter le luminaire à gaz de la pièce. L'enfant apeuré est pris de vertige, l'homme s'angoisse et sa femme fait une crise. On n'a pas de mal à deviner la tension dramatique de la scène pleine d'éléments voilés. L'analyse révèle un vœu de mort vis à vis de ce fils, non pas actuel mais qui s'était exprimé à la naissance de celui-ci. Une pensée avait alors traversé l'homme : « s'il mourrait à peine né, je serai libre et pourrai me séparer de ma femme. » Freud note, non sans logique, qu'une chose non résolue, rester ou quitter cette femme, a entraîné le maintien du vœu de mort □